

## LA LINOTYPE

Cette machine, qui est considérée comme une des plus merveilleuses inventions de notre temps et qui a permis à certains journaux de devenir éléphantiques, marche de perfectionnement en perfectionnement.

A chaque nouvelle invention qu'on y ajoute, surgit un point d'interrogation: quelle transformation aura donc subie la linotype dans cinq ans, dix ans, vingt ans?

Si nous remontons à l'origine de la linotype, nous croyons presque invraisemblable l'idée qui a donné naissance à la machine sur laquelle nous gagnons notre pain quotidien. Et pourtant il faut se rendre à l'évidence.

Mergenthaler, un Allemand, eut le premier l'idée de la linotype. On sait aujourd'hui quel "bijou" en ont fait les Américains avec leurs transformations sans cesse renouvelées. Les premiers rudiments furent des plus simples, mais comme l'oeuf de Christophe Colomb, il s'agissait de les trouver. L'inventeur prit pour point de départ un cadre en bois auquel étaient des cordes à un bout desquelles pendaient des pesées. Au haut du cadre, une sorte de magasin, qui ne ressemblait guère à celui de nos jours, contenait toutes les lettres employées alors. C'est-à-dire qu'au lieu de composer à la main, le clavier servait comme aujourd'hui à rassembler les lettres. Ayant trouvé ce principe, ce n'est que plus tard que l'on réussit à perfectionner la machine et à y ajouter le pot à métal.

En 1862, la machine Fraser fit son apparition, basée sur le même principe. En jetant un coup d'oeil sur sa gravure, notre pensée se reporte à la machine à tisser de nos grand-mères avec, en avant, un clavier.

En 1880, la machine à composer et à distribuer Kastenbein se présente sous la forme d'un tour de machinerie; la machine à composer Dow suit et apporte au perfectionnement un peigne d'acier énorme d'où sortira en plus petit celui d'aujourd'hui; la Rogers nous présente une sorte de machine linotype penchée sur le côté; l'opérateur assis à son clavier est juché sur un banc comme nous en voyons à l'administration et il a la tête à l'égalité du sommet de la machine; avec une de ces machines aujourd'hui, notre ami Blaquièrre n'aurait qu'à s'allonger le bras pour ouvrir son distributeur!

La *Baby machine*, il y a à peu près vingt-cinq ans, eut une existence éphémère. Lors de mon apprentissage sur la linotype à la manufacture, je me rappelle en avoir composé le livret de propagande. Elle fut inventée par un nommé Sharp, un pur orangiste.

La concurrence se mettant de la partie, la monoline fit son apparition sur le marché; son existence ne fut pas de longue durée. Les anciens de la rue Saint-Jacques doivent se souvenir de ces machines, au nombre de trois, qu'on appelait moulins à laver...

Ensuite la monotype arrive, révolutionnant plutôt les travaux de ville que le journal. Elle ne supplantera jamais la linotype pour le travail du journal comme celle-ci ne pourra jamais remplacer celle-là dans son rôle merveilleux pour l'ouvrage des travaux de ville.

Quelques années plus tard, l'inter-type est présentée aux imprimeurs. Bâtie sur le même modèle que la linotype, elle rivalise avec celle-ci dans certaines de ses pièces qui sont plus au point et plus résistantes. Mais tant qu'elle n'aura pas réussi à servir ses clients d'une manière aussi efficace que la linotype,

elle se butera toujours à la popularité de sa devancière.

De son point de départ, la linotype en est revenue aujourd'hui, je crois, à son vingt-huitième modèle.

Le cadre de cet article ne me permet pas de repasser tous ces modèles, d'autant plus que nous en avons déjà une idée générale. Si j'en ai le loisir, je raconterai un de ces jours les misères que nous avions à travailler sur les machines d'il y a vingt ans. Les lecteurs du *Compositeur* en auront pour leurs vieux sous.

Quelle sera la linotype de demain? Le modèle vingt-quatre est presque un phénomène. Dans vingt-cinq ans d'ici, la linotype aura tellement évolué que l'écrivain d'alors n'aura qu'à mettre sa copie sur le clavier pour la faire dévorer en un rien de temps. Tout arrive dans notre siècle.

Je plains d'avance de tout mon coeur le clavier qui recevra un manuscrit comme celui de M. Héroux ou de M. Dupire!

Mais que deviendra le linotypiste alors? Alors, il n'aura plus qu'à se faire journaliste... Ça sera sa planche de salut!

Le mot linotype est composé des mots anglais suivants: *line of type* — ligne de caractère — que nous appelons habituellement en anglais *slug*.

*Lingot* a été donné comme bonne traduction du mot *slug*. Pourquoi ne l'adoptons-nous pas dans nos ateliers français?

A qui l'honneur de commencer? Lingot 1, lingot 2 ou lingots 3, 4, 5, 6 ou 7?

Lino LENOIR

## Pour celles qui songent au mariage

Voici un petit cours d'arithmétique cueilli dans le *Bulletin des Semeurs*:

"Le mariage commence par une somme totale d'illusion, suivie d'une soustraction de liberté, augmentée d'une multiplication d'enfants et se terminant souvent par une division des époux".

## La coupe

TYPO, POUR TOI LA COUPE EST PLEINE  
DE COMPOSER AURA LA PEINE  
L'AUTEUR EST UN ECRIVAIN  
POUR QUI TOUT SOIN EST VAIN  
SON "PAPIER" GRIFFÉ  
FRIPPÉ, BIFFÉ  
VRAI TORCHON  
CHIFFON  
NOIRCI  
FARCI  
DURCI  
RANCI  
ENFANTIN  
ET, C'EST CERTAIN  
PRIVÉ DE CADRATIN

Ed. MORIN

(Bulletin officiel des Cours professionnels, Paris)

## Mon négatif

M. Georges PELLETIER

Enfermé dans ma chambrette rouge avec le petit Alec — il me demande tous les jours si je n'ai pas des négatifs à développer — je venais de plonger mon négatif dans mes acides quand je dus le retirer presque aussitôt pour ne pas le manquer. En apercevant le personnage, le petit Alec me dit: "Il n'a pas beaucoup de cheveux, hein? Pourquoi ne porte-t-il pas une perrique?" C'est bien simple, je ne pus lui répondre, tant je fus déconcerté par la question. Aussi, les économistes travaillaient tellement de la tête que c'est plus que surprenant d'en rencontrer avec tous leurs cheveux.

Je ne travaillais pas au Devoir encore quand, un midi, je me rendis donner quelques lignes de copie pour le Pont d'Avignon d'alors — j'étais déjà un journaliste apprivoisé! Sans le connaître, c'est M. Pelletier lui-même qui reçut ma copie. Il se promenait dans l'allée des formes avec une revue à la main.

Un jour, je descendais prendre mes vacances. Le long du trajet en chemin de fer, avec trois ou quatre voyageurs, nous entamâmes la conversation sur le Devoir. Un vieil agent d'assurance, qui fit les luttes du parti conservateur avant 1896, se mit à dire en parlant de M. Pelletier: "Georges Pelletier? Je l'ai connu haut comme ça, il avait toujours un journal ou un livre à la main. Il doit être ferré aujourd'hui sur bien des questions." Et c'était, cela, vers 1912 ou 1913.

Sa première copie — il faisait alors la lettre d'Ottawa — me découragea autant que celle de M. Héroux; il n'avait pas encore appris à manier le clavographe. C'est heureux qu'il s'en serve aujourd'hui.

Si le manuscrit était déconcertant, la forme littéraire le rachetait. C'était un vrai régal quand arrivait la lettre d'Ottawa qui était alors composée en dix points sur deux colonnes.

Mais quand M. Pelletier commen-

ça sa brochure l'Immigration canadienne, ce fut vraiment un repas gargantuesque. Si j'avais l'espace nécessaire, je vous citerais en entier la deuxième page. Laissez-moi vous en citer quelques lignes intitulées: L'Europe en marche vers le Canada:

...Anglais forts de leurs préjugés, — ils se croient ici les maîtres, en descendant du paquebot; ... Juifs russes, coiffés de bonnets de fourrure sale, sordides et soupçonneux, dont les enfants ont de beaux yeux noirs aux reflets métalliques; Juifs polonais, drapés dans des houppelandes crasseuses; Juifs de la Baltique et de l'Allemagne, blonds ou roux, aux yeux chassieux, et dont les filles ont parfois des têtes superbes, etc...

Vous regretterez sûrement, après avoir lu ces quelques lignes, de n'avoir pas lu cette brochure.

Après la session, M. Pelletier nous donnait des billets du soir fort goûtés des lecteurs du Devoir. Patrice Grandville — un envieux n'a-t-il pas essayé de s'approprier ce pseudonyme? — m'a fait regretter bien des vacances en nous entretenant de ses promenades en yacht sur le Saint-Laurent.

Il fut longtemps directeur du Nationaliste. C'est alors que les pseudonymes pleuvaient. Un jour, je demandai à mon Paul Caron qui était au courant: "Qui écrit sous ce pseudonyme? Sous celui-ci? sous celui-là?" — C'est M. Pelletier: il pourrait remplir le Devoir et le Nationaliste à lui tout seul." Pierre Labrosse a tellement malmené la grosse commère de la rue Saint-Jacques, dans ce temps-là, que celle-ci écumait de rage chaque fois qu'elle lisait ses premier-Montréal dans le Nationaliste. La Braïse a essayé de le faire disparaître... en lui offrant un beau fromage chez elle, mais comme les conditions de M. Pelletier étaient par trop radicales: il demandait ni plus ni moins de changer le nom du journal, la rédaction, etc., les choses n'allèrent pas plus loin.

A force de charger ses épaules, le Devoir a fini par le reléguer aux blocs-note qui sont, au dire d'un de mes amis, un des principaux attraits du Devoir. Il fait une apparition par-ci par-là dans l'Actualité, mais bien rarement.

Je m'aperçois que je devore plus que l'espace qui m'est réservé et cependant je n'ai presque rien dit.

En plus d'être un économiste averti, M. Pelletier est un administrateur prudent et habile. Si le Devoir a pu boucler ses déficits, il le lui doit en grande partie.

Signe particulier: M. Pelletier est un des rares journalistes canadiens-français qui ait fait son voyage de noces à Paris...

D. VLOPPEUR

## Nectar délicieux

Grâce à l'obligeance du camarade Lafontaine — il passe ses heures de loisir à lire des revues techniques comme le *Bulletin des Cours professionnels* de Paris, d'où l'on peut conclure que l'on reconnaît les bons ouvriers à leurs livres de chevet — nous avons la joie de vous présenter une coupe remplie d'un champagne mousseux. Nous invitons tous nos lecteurs et lectrices à tremper leurs lèvres à la coupe du typo si bien présentée par un cousin de France.

M. Dupire, vous qui nous faites passer souvent de mauvais quarts d'heure avec votre copie clavigraphiée, nous vous rendons le bien pour le mal. Buvez avec nous ce champagne délicieux que la Commission des liqueurs ne pourra jamais mettre sur le marché gratuitement.

V. S. O. P.

## Coin féminin

## Heureuses!

J'ai fait, c'est certain, un grand nombre d'heureuses, car j'ai reçu de nombreuses félicitations — j'aurais pu dire une avalanche, mais mes lectrices savent bien qu'on ne les compte pas à la brasse comme celles de la Presse — à propos de ma dernière chronique intitulée Vieille fille.

L'une d'elles m'écrivit: "Votre dernière chronique m'a fait du bien au coeur et je porterai avec plus de fierté encore ce titre qu'on nous décerne si souvent avec dédain."

Une autre me fait part de son bonheur en ces termes: "Soutien de ma bonne mère depuis nombre d'années, je ne dédaigne pas encore ce titre que M. l'abbé Tellier de Poncheville a si spirituellement tourné en celui d'ancienne jeune fille. Je trouve, pour ma part, qu'il n'y a pas de plus grand bonheur pour une jeune fille de sacrifier plusieurs années de sa vie pour sa mère quand celle-ci en a tant dépensé pour sa fille depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte."

L'espace me manque pour en citer d'autres. J'ai donc frappé la note juste en louangeant la vieille fille, qui est synonyme de bonté, quoi qu'on dise. La bonne tante qui prit soin, aux côtés de ma mère, de mes jeunes ans possédait à un très haut degré cette belle qualité. Mes frères et soeurs lui gardent encore même par delà la tombe un pieux souvenir.

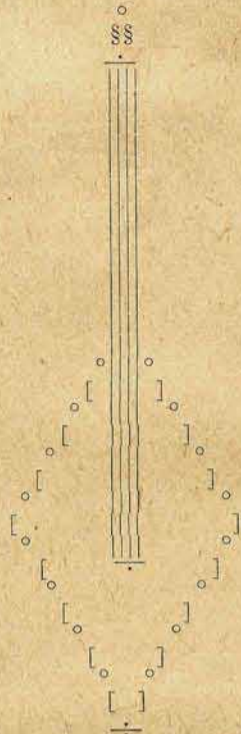
Tante Obéline déclina trois demandes en mariage pour nous conserver son affection. Animée de cet esprit d'abnégation, je marche sur ses traces. Celui ou ceux qui demanderont ma main en mariage essaieront un refus catégorique. Vieille fille je suis et veuille fille je resterai. Non! non! ce n'est pas au bout de quinze jours que les membres de ma confrérie changent d'idée...

GABY

Pour s'informer si un peuple est policé ou barbare, l'on peut se réduire à demander: A-t-il l'usage de l'imprimerie? a-t-il la liberté de la presse? Volnez

## Oh! le joli banjo

Comme on a pu le constater en lisant les derniers échos de Presseville, le pressier Gaston Alarie a décidé de faire rafler son instrument hawaïen pour se procurer un saxophone en vue d'apprendre des berceuses incomparables qu'il jouera aux jouvencelles sur le mont Royal.... quand le tramway s'y rendra.



Ce banjo — notre "artiste" a essayé de le "linotyper" du mieux qu'il a pu — sera tiré, samedi, le 10 juillet prochain. Le prix du billet est de 15 sous. Pour cette modique somme, le gagnant aura un instrument d'une valeur de \$50.00. En plus de l'étui, il aura droit à six leçons gratuites. Quel est celui qui ne voudra pas essayer sa chance tout en encourageant un camarade de Presseville?

Les billets sont en vente par Lino Lenoir, 1, boulevard des Linos, et par Gaston Alarie, ruelle Gordon, Presseville.

DRRRLING CLING  
BANG! BANG!

## Les bonbons Léonie

Un nouveau studio de bonbons vient de s'ouvrir à Montréal. En effet, Mlle Léonie Laplante, soeur de notre camarade Stanislas, après dix années de dévouement envers l'humanité souffrante comme garde-malade, a décidé de changer son genre de vie et de soulager l'humanité quand même en lui offrant des bonbons exquis, au lieu de médicaments amers.

Les bonbons Léonie sont faits d'après le procédé employé dans un studio anglais renommé. Encourageons les nôtres et donnons nos commandes à notre camarade Stanislas Laplante, 6 boulevard des Linos, qui s'empresse de les faire remplir par sa soeur bien-aimée.

Avec une boîte de ces bonbons délicieux à 50 sous la livre, vous ferez plaisir à votre mère, à votre petite femme, à votre fiancée, à votre amie. Essayez-en une livre dès cette semaine.... et quand vous y aurez goûté, vous ne voudrez plus aller ailleurs.

BAPON FORT

## Corbeil-Groulx

Deux employés de Sacsville viennent d'unir leur destinée. En effet, samedi, le 15 mai, M. Wilfrid Corbeil, fils de M. Joseph Corbeil, de Rosemont, conduisait à l'autel Mlle Alice Groulx, fille de M. Victor Groulx, aussi de Rosemont. La bénédiction nuptiale leur a été donnée en l'église de Saint-François-Solano. Nos meilleurs souhaits de bonheur aux nouveaux époux.

N. de la R.—Fait digne de remarquer et tout à l'honneur de Sacsville et du Devoir, deux soeurs de Mme Corbeil, qui ont travaillé comme elle à Sacsville, ont aussi épousé deux citoyens du département de l'expédition. Nul doute que les enfants issus de ces trois mariages auront un amour sans bornes pour le Devoir.

## Ephémérides

1925

Mai

25-26—Des ouvriers posent le ventilateur.

27—La chaleur s'en vient tranquillement.

28-29—Chaleur écrasante. Le thermomètre se promène de 85 à 95. Ouf!

30—Après-midi de chaleur, pluie et grêle le soir.

31—Le Blanc fait baptiser son dixième enfant. A quand la douzaine?

Juin

3—Fête du roi. On fait notre temps plein en finissant à 3 heures.

3 au 6—Chaleur suffocante. Le thermomètre se promène entre 85 et 94 degrés.

## Sur la Passerelle

Samedi dernier, à l'angle de l'avenue du Mont-Royal et de la rue Papineau, j'ai rencontré S. Passe tout souriant. Il m'a appris qu'il venait de se faire soigner par le Dr I.-T. U. Encore un autre qui a eu une attaque d'internationalité. Em Pica peut se consoler d'avoir un frère siamois.

Au moment le plus pressé, samedi dernier, Arthur Blaquièrre s'est brisé un ongle au milieu du mot suivant: otorhinolaryngologistes. Pour l'amour du bon Dieu, M. Robillard, faites-nous grâce des mots de 24 lettres le samedi matin.

Un citoyen de Presseville, qui réside au boulevard Crémazie, s'est permis de cracher dans la vitre d'un tram Saint-Denis-Crémazie. N'ayant pas vu plus loin que son nez, il s'est élancé pour aider à la ville à arroser ses rues, mais voilà le châssis n'était pas baissé! Attention à l'amende, la prochaine fois!

Je viens de recevoir le linotype-gramme suivant:

Boulevard des Linos, 20-5-26.

Le Gardien,  
Le Compositeur,  
Typoville

Vu succès épatant avec La Terreur, pars subito pour randonnée ébourriffante. Serai retour pour congrès Chicago parce que K. of C. seront là avec épée.

GROS-LARD

Bon voyage, cher collaborateur, et ne remettez pas votre réapparition au Compositeur aux calendes grecques...

LE GARDIEN

Feuilleton du  
'Compositeur'

## DETTE DE COEUR

Par Jean de  
MONTHEAS

No 3 (Suite)

C'était à cette obligation que la jeune fille avait sacrifié toutes les joies d'une existence à son aurore; rivée au chevet de Berthe, aux soins de sa santé et de son éducation, elle ne connut aucun des plaisirs de la jeunesse, renonça aux partis-quis s'offraient, et, pour quelques-uns, ce ne fut pas sans intime regret.

M. Charriey ne s'en aperçut point. Bien que foncièrement bon, il manquait de cette délicatesse qui veut que l'on fasse le bien sans rien attendre en retour. Sentant profondément la reconnaissance qu'on lui devait, il estimait toutes les imitations légitimes pour l'acquiescer. Aussi fut-ce en quelque sorte d'une impulsion inévitable qu'il avait prolongé, même au-delà de sa tombe, l'exigence d'une abnégation exclusive, et Antoinette était obligée de se dire que, pour payer sa dette, elle n'avait d'autre ressource que d'obéir à cette volonté suprême, si dure qu'elle lui parût.

En effet, par un étonnant retour de la fortune, elle se trouvait presque aussi riche qu'aparavant, certaines des valeurs qui avaient ruiné son père, et dont elle gardait les titres par piété filiale plus que par précaution, ayant subi depuis deux ou trois ans une hausse énorme et imprévue; mais le dédommagement d'un sacrifice d'argent en faveur de Berthe lui était

refusé, l'orpheline tenant des siens une fortune supérieure à celle qu'Antoinette avait recouvrée d'une façon presque miraculeuse.

Allons! il fallait en prendre son parti: elle ne pouvait rien donner pour acquiescer sa dette de coeur, rien, sinon ce coeur lui-même!... Pauvre coeur! comme il palpitait à cette seule évocation!... Cependant, tandis qu'elle remuait ces choses dans un esprit troublé, Antoinette sentait grandir en elle une confuse espérance... Qui sait? ne tenait-elle pas le moyen de savoir si elle était véritablement aimée, ainsi que toute femme souhaite l'être, — aimée jusqu'à l'épreuve, jusqu'au sacrifice d'une longue attente?...

L'expérience valait d'être tentée. Un timide sourire chassant la tristesse de son visage, Antoinette se rendit au salon.

III

Philippe d'Aurignac faisait les cents pas dans la pièce, secoué tout entier d'une impatience frémissante; la jeune fille à peine entrée, il aborda aussitôt le sujet de sa visite.

—Mademoiselle, prononça-t-il en s'inclinant, j'ai respecté les premières semaines de votre deuil, mais je demeure incapable d'attendre plus longtemps; aussi suis-je venu vous dire ce que vous savez bien: que je vous aime et que je ne puis

être heureux que si vous consentez à porter mon nom!...

—Monsieur, répondit Antoinette d'une voix qui tremblait, je suis fort touchée des sentiments que vous me faites l'honneur de m'exprimer; si j'étais libre, je n'aurais pas d'autre mari que vous...

Le jeune homme blêmit et recula:

—Si vous êtes libre? répéta-t-il avec désespoir... Ah! mon Dieu! j'arrive trop tard!

Antoinette eut un triste sourire:

—Hélas! non... trop tôt au contraire!

—Je ne comprends pas! fit M. d'Aurignac surpris.

—Vous allez comprendre, assura Antoinette de plus en plus tristement... C'est une chose si simple! J'ai juré à mon parrain de ne pas me marier avant que sa fille Berthe ne soit pourvue elle-même ou qu'elle ait atteint vingt ans... Voilà tout.

—N'est-ce que cela s'écria le jeune homme. Mais ce sont là des promesses qui ne pourraient engager! On les fait par pitié à ceux qui s'en vont, pensant bien au fond qu'on ne peut engager sa vie pour une parole illusoire! Et celle que vous avez donnée l'est doublement car l'orpheline laissée par M. Charriey ne sera que plus heureuse si deux dévouements veillent sur elle!

—Tel était mon avis, murmura Antoinette péniblement. Mais mon pauvre parrain n'admettait aucun partage dans ma tendresse. J'ai juré, et j'esime n'avoir point le droit de reprendre le serment prêté à ce mourant. N'insistez donc pas, je vous en supplie! et comme il est impossible de songer à vous imposer une pareille attente...

Sa voix se brisa; elle ne put continuer.

M. d'Aurignac eut une courte hésitation.

—Eh bien! non! s'exclama-t-il. Tant de bonheur ne sera pas perdu! J'attendrai, Antoinette!

Vrai? dit-elle ravie, vous feriez cela?

—Je le ferai! répartit-il fermement. Mais je partirai, ne pouvant rester ainsi près de vous. Un de mes amis m'avait proposé d'utiliser mon titre d'ingénieur en me faisant attacher à la concession du chemin de fer qu'il vient d'obtenir en Abyssinie; il est encore temps de prendre mon refus. Dans dix ans, je reviendrai, riche, célèbre peut-être vous ayant méritée davantage. C'est convenu n'est-ce pas?

Pour toute réponse, elle tomba dans ses bras.

IV

"Enfin, je vais revoir ma chère fiancée! Après dix ans presque, je vais vous obtenir de vous-même; encore quelques heures, et je serai près de vous! Quel battement fou va secouer votre pauvre coeur quand je sonnerai à la grille de votre grand jardin fleuri, quel irrésistible élan va nous jeter l'un vers l'autre!"

Cette lettre à la main, Antoinette demeurait immobile, toute pâle de bonheur. Elle avait cru ne jamais voir la fin de cet interminable temps d'épreuve, et voilà qu'il s'achevait dans plus de joie et dans plus d'amour! En effet, sa correspondance avec Philippe était devenue toute sa vie; à travers ces lettres où tous deux, chaque fois, livraient un peu plus leur âme, elle s'était attachée à lui indissolublement, et elle souriait en pensant qu'autrefois elle avait jugé l'aimer.

(A suivre)